

## PRÉFACE

*C'EST pendant l'hiver 1918-19 que je fis la connaissance d'Henri Béraud, lieutenant d'artillerie démobilisé. Il avait collaboré pendant la guerre au courageux Canard Enchaîné et Gustave Téry l'avait engagé à l'Œuvre où il débuta par un coup d'éclat étonnant : ce gros garçon fut le seul journaliste qui réussit, par surprise, à s'introduire dans les salons sévèrement gardés du Congrès de la Paix et à donner à son journal un compte rendu exact de la première séance.*

*Portant l'uniforme traditionnel du pisseur de copie — mou à larges bords, cravate Lavallière, pourpoint à la Fursy — c'était tout à fait le grand homme de province à Paris. Très « important », il avait déjà un secrétaire, le très jeune et famélique Marcel Acharé, autre Lyonnais, souffleur à l'époque au Vieux-Colombier de Jacques Copeau.*

*Mâche-dru et fort biberon, Béraud se révélait d'abord orateur d'estaminet et prodigieux conteur*

*d'après-boire. De la Petite Chaise à Dagorno, il fut pendant une dizaine d'années l'un des plus prestigieux animateurs des dîners du Crapouillot ; et lorsque les convives se séparaient sur le coup de deux heures du matin, le « gros » jovial en entraînait encore cinq ou six dans quelque cabaret, au Roma de la place Pigalle ou à l'Étoile Rouge de la rue Montorgueil, où il les tenait jusqu'à l'aube sous le charme de son étincelante façon.*

*Peu d'hommes de lettres ont joui d'une telle puissance de travail. Dans son atelier de la rue Rochechouart était inscrit chaque jour sur un tableau noir le programme de la « chiourme » : la liste des articles de tête, « morts-debout », chroniques, critiques, filets, échos, à rédiger dans la nuit. Car notre tâcheron ne se mettait à la « table de l'écrivain » qu'après son dîner et noircissait du papier jusqu'au petit jour.*

*Remarquable journaliste, il aborda tous les genres : le grand reportage, où il excella : « Ce que j'ai vu à Moscou..., à Berlin..., à Rome... », la polémique, d'une savoureuse truculence, au Canard de Maurice Maréchal, au Merle Blanc d'Eugène Merle, au Crapouillot où, dès 1919, il burinait une petite galerie de médaillons burlesques d'habits verts et d'académisables sous le titre : « Le Carnaval des Vieillards » ; puis, plus tard, participait avec André Rouveyre à la campagne anti-Valéry avec un article sensationnel : « Martin du Gard par Béraud du Rhône » ; critique d'art dans Bonsoir, dramatique au Mercure de France ; « papiers » sur les sujets les plus variés, de la critique*

*littéraire à la rubrique gastronomique, dans d'innombrables feuilles parisiennes et provinciales.*

*Se souvient-on qu'il fut déchaîné contre les Goncourt lorsqu'en 1922 l'Académie des fourchettes couronna Le Martyre de l'obèse, une bluette écrite en quinze jours sur commande d'Henri Duvernois pour les Œuvres libres et contre une partie de la presse qui avait soutenu le penseur N.R.F. Jules Romains contre « l'amuseur » Béraud. C'est pour le calmer qu'Albin Michel annonça que le prix avait été décerné à la nouvelle humoristique Le Martyre... et au roman historique Le Vitriol de lune.*

*Boulonneur acharné, Béraud, entre deux grands voyages, se retirait dans sa vaste demeure du Val-Crécy, à Saint-Didier-les-Monts-d'Or ou dans la solitude de ses « Trois Bicoques » à Saint-Clément-les-Baleines, Ile de Ré, et couchait par écrit des textes d'inspirations très différentes : une série de volumes de souvenirs : La Gerbe d'or — son chef-d'œuvre —, Qu'as-tu fait de ta jeunesse?, Les Derniers Beaux Jours; le cycle de la « Conquête du pain » dans le décor des régions dauphinoise et lyonnaise : Le Bois du Templier pendu, Les Lurons de Sabolas, Ciel de suie; des livres d'histoire romancée : Mon ami Robespierre, Le 14 juillet; enfin des pamphlets comme La Croisade des Longues Figures où il attaquait Gide et tous les gallimardeux.*

*Du point de vue politique, Béraud évolua de l'extrême-gauche à l'extrême-droite, sans nettement s'en rendre compte. Ce ne fut qu'après le 6 février et sa violente campagne contre Daladier « le fusilleur »*

*et Cot « le galopin sanglant » que la rupture se produisit avec ses anciens copains du Canard et du Progrès civique. Béraud serait désormais classé parmi les polémistes de droite et, sachant que le célèbre pamphlétaire tapait fréquemment dans la caisse d'« Horace », Pierre Bénard, au lendemain de la fameuse émeute, lui lançait ce trait cruel : « Il efface son ardoise avec le sang des autres. »*

*Pendant l'Occupation, Béraud, à Lyon, continua d'écrire pour Gringoire, célébrant les mérites du vainqueur de Verdun et de la Révolution nationale. Non seulement l'infortuné avait misé sur le mauvais cheval, mais encore il n'eut nullement conscience d'avoir « fauté », et sûr, dans sa candeur, que sa bonne foi ne manquerait pas d'être reconnue, il ne chercha pas à se dérober, alors que tant d'autres, beaucoup plus compromis mais plus habiles, disparaissaient ou se découvraient subitement des « résistants de la première heure ».*

*Fin décembre 44, le procès d'Henri Béraud fut peut-être le plus scandaleux de toute l'après-libération. L'acte d'accusation était un tissu d'erreurs grossières et de flagrants mensonges. Le vieil écrivain se défendit avec une parfaite dignité et une étonnante présence d'esprit : encore qu'il n'eût jamais écrit une ligne dans un journal contrôlé par les Allemands, il fut condamné A MORT pour « intelligence avec l'ennemi » par des jurés « cocos », obéissant aux ordres du Kremlin, lequel n'avait pas oublié : Ce que j'ai vu à Moscou.*

*François Mauriac s'honora en publiant dans le me*

*Figaro un admirable plaidoyer : « Henri Béraud n'a pas besoin de protester qu'il est innocent du crime d'intelligence avec l'ennemi. Les débats l'ont prouvé avec évidence. Qu'on déshonore et exécute comme traître un écrivain qui n'a pas trahi, qu'on le dénonce comme ami des Allemands alors qu'il n'y eut entre eux le moindre contact et qu'il les haïssait ouvertement, c'est une injustice contre laquelle aucune puissance au monde ne me défendra de protester. » D'autre part, la Cour d'Angleterre — fair play au sujet du libelle Faut-il réduire l'Angleterre en esclavage ? paru avant la guerre — serait intervenue auprès du général de Gaulle pour éviter le poteau à son grand ennemi.*

*Gracié après avoir traîné le boulet pendant quinze jours, Béraud, condamné au bagne à vie, connut les horreurs de Poissy où les gardes-chiourme le traînèrent, nu, dans la neige et où le molestaient les Droits-Co, escrocs, casseurs et maquereaux, tous d'un tricolorisme éclatant.*

*Le 7 janvier 1947, son transfert au pénitencier d'Ars-en-Ré [sic], dans cette île qu'il avait habitée pendant vingt ans, apporta au condamné, grâce à un directeur humain, une sérieuse amélioration de régime. Mais, pendant six ans, la maladie s'acharna sur le malheureux que terrassèrent trois attaques successives. A la troisième, le gouvernement, persuadé qu'il allait trépasser, accorda une grâce médicale et le fit transporter aux « Trois Bicoques » où sa femme Germaine habitait depuis plusieurs années, ravitaillant et soutenant son forçat avec un dévouement admirable. Béraud devait se survivre huit ans.*

## LE MARTYRE DE L'OBÈSE

*Aurait-il pu se remettre ? Peut-être ! J'ai appris qu'au début, pendant une absence de sa femme, il s'était levé seul, avait marché dans son jardin ! Mais la terreur, s'il se portait mieux, d'être repris par les argousins, de retourner « dans le trou », lui aurait fait préférer l'alitement perpétuel.*

*Lorsqu'en 47 je lançai dans l'Intransigeant une campagne sur « L'Hypocrisie de l'épuration » pour demander la libération, entre autres, d'Henri Béraud, son admirable compagne m'envoya ses remerciements. Plus tard, au mois de mars 53, Béraud m'écrivit lui-même qu'il voulait revoir, avant de mourir, son vieux copain de 1918 ; un obligeant ami s'offrit à me conduire.*

*Des bouquins à portée de son lit voulaient faire croire qu'il lisait encore ; mais le malheureux ne pouvait plus écrire de sa « bonne » main que guidé par celle de sa femme. Ses cordes vocales ayant été touchées, il parlait d'une lamentable petite voix enfantine ; il n'était pas exactement gâteux, mais le champ de sa conscience était considérablement rétréci et sa mémoire ne remontait pas au-delà de son emprisonnement. « Demande à Germaine... », murmurait-il, très las.*

*Parfois, un trait arrivait tout de même à percer : comme je lui reprochais amicalement d'avoir écrit dans le troisième tome de ses souvenirs que, des trois amis de 1918, l'un était mort — Vaillant-Couturier —, le second était au bagne — lui — et le troisième avait « fait fortune » — moi ! — et lui rétorquais que si j'avais voulu faire fortune j'aurais*

## LE MARTYRE DE L'OBÈSE

*plutôt dirigé un Figaro qu'un Crapouillot, Henri me susurra : « Je ne pensais pas te nuire en disant que tu avais réussi ! » Ce fut une des très rares lueurs d'une sinistre journée.*

*Voilà ce que six ans de bagne avaient fait du plus étourdissant causeur, du prestigieux écrivain, de l'intrépide reporter, du si attachant « flâneur salarié » : un mort-vivant.*

Jean GALTIER-BOISSIÈRE

(Texte paru dans Crapouillot,  
n° 43, janvier 1959)

Henri Béraud est né à Lyon en 1885. Il fait divers métiers puis devient journaliste, « flâneur salarié », au *Journal* et au *Petit Parisien*. En 1922, il obtient le prix Goncourt pour *Le Vitriol de lune* et *Le Martyre de l'obèse*. Il publie un livre de souvenirs d'enfance, *La Gerbe d'or* (1928), des romans historiques, *Mon ami Robespierre* (1927), *Le Quatorze-Juillet* (1929) et des livres de reportages. Observateur politique, hostile à l'Angleterre, il collabore à *Gringoire* à partir de janvier 1934. Pendant la guerre, il reprend sa collaboration à *Gringoire*. Il est arrêté en août 1944 et condamné à mort. Le général de Gaulle commue sa peine en travaux forcés à perpétuité. Il est transféré au bagne de Saint-Martin-de-Ré d'où il sera libéré en avril 1950 (grâce médicale). Il meurt le 24 octobre 1958.